

Festival de Cannes 1992

Luna Park de Pavel Lounguine

Philippe Elhem

Numéro 62-63, septembre–octobre 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22579ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Elhem, P. (1992). Compte rendu de [*Luna Park* de Pavel Lounguine]. *24 images*, (62-63), 57–57.

sujet, il rappelle sa fréquentation des Black Panthers à la fin des années 60, à l'époque du militantisme politique, pour bien faire comprendre que la situation n'a pas vraiment changé depuis au pays de l'Oncle Sam, et il tient à prouver par son action et sa seule présence au sein de ce ghetto noir que le problème de l'heure, comme il le dit, n'est pas tant un problème de races que de classes sociales. Ce que redécouvrent les sociologues, par-delà l'imagerie simplificatrice de certains films récents. Certes, la nation américaine est fondée sur le racisme et la pauvreté touche près de 30% de la population noire aux USA, mais il n'en demeure pas moins que «plus de 60% des pauvres, soit 21 millions de personnes, sont des Blancs, (...) à côté de 9,6 millions de Noirs et de 5,4 millions d'Hispaniques» (*Le Monde*, 19.05.92). Le révérend blanc Bobby Castle, ministre du culte à St-Mary, dans Harlem, a donc décidé d'aller au cœur du problème et de prendre le taureau par les cornes et, comme «aucun groupe ne peut réparer les dégâts causés à l'Amérique



Le révérend Robert Castle et Jonathan Demme

durant les dix dernières années», son cousin Jonathan qui l'a fréquenté a fini par comprendre et par admettre sa démarche, estimant que toute amorce de solution en ce sens, même individuelle, est la bien-

venue, au point où il a décidé d'en faire un film.

Gilles Marsolais

LUNA PARK de Pavel Louguine

La baudruche se serait-elle dégonflée? *Luna Park* est venu largement confirmer ce que *Taxi Blues* laissait soupçonner : Pavel Louguine, personnage au demeurant sympathique, n'est tout au plus qu'un scénariste monté en graine, un pur produit de la vague des coprods franco/russe et qui n'aura dû qu'aux bouleversements survenus dans l'ex-Union Soviétique de se voir propulser cinéaste. Sans aller jusqu'à l'accuser, comme Jean-Luc Godard, de n'être qu'un «un escroc», force est de constater que le cinéma de Louguine appartient plutôt à la rubrique tape-à-l'oeil (la bastonnade qui introduit le film est, par exemple, carrément grotesque) si bien que l'on se demande en fin de compte ce qui a bien pu pousser certains à le comparer, il y a deux ans, à... Cassavetes. S'il fallait une comparaison pour cerner le cinéma de Louguine, ce serait plutôt les gros sabots d'un certain cinéma américain de série qui viendraient presque immédiatement à l'esprit.

Attention, que l'on se comprenne bien: nous parlons ici de mise en scène et non pas de scénario. Les sujets de Louguine sont tout sauf inintéressants. Il existe même une cohérence thématique in-

discutable entre ses deux films, *Luna Park* étant une nouvelle variante sur les rapports que peuvent entretenir deux personnages parfaitement hétérogènes : l'un, jeune culturiste fascinant, fait partie d'un groupe de nervis baptisé «Les nettoyeurs», l'autre, vieux musicien juif, vit sans entrave sa bohème qui se prolonge dans le troisième âge. Il représente, bien entendu, tout ce que le premier hait, jusqu'au moment où la mère de la petite brute (sans que l'on sache vraiment si elle lui ment ou lui dit la vérité) lui révèle que ce vieux bonhomme serait en fait son père.

Ceci posé, qu'ajouter de plus, tellement Louguine, très vite, lasse à force de multiplier scènes à l'esbroufe et éclats pyrotechniques, véritables fanfaronnades de nouveau riche au sein d'une cinématographie (russe) sinistrée. Seul, peut-être, le regard pour le moins fasciné que porte Louguine sur son tas de muscles et ses copains finit par intriguer à force d'ambiguïté. ■

Philippe Elhem

